

XYZ. La revue de la nouvelle

Le Barachois

Marcel Olscamp



Volume 1, numéro 3, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2626ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Olscamp, M. (1985). Le Barachois. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(3), 24–26.

Marcel Olscamp

Le Barachois

Je passe environ cinq heures par jour dans ce petit restaurant. Cent cinquante heures depuis mon arrivée. Un total de six journées complètes.

À toutes les fois que j'ouvre ce cahier, la cohorte de ceux qui ont écrit au bord de la mer envahit la pièce et regarde par-dessus mon épaule.

Comme ce matin de la semaine dernière où je m'étais levé très tôt pour voir la mer, tout enveloppé, net, propre et littéraire dans mon grand chandail de laine. J'avais apporté du papier, un stylo et mes cigarettes, mais comme toujours, j'ai dû me contenter de regarder se lever le brouillard, debout sur les écorchis, en me promettant bien de relire *Arcane 17*.

C'est ainsi que l'on devient un figurant de carte postale.

Il y a deux mois encore, dans une ville de l'est, j'étais une sorte d'Antoine Roquentin de pacotille. Je perdais mes journées complètes à rêvasser dans la bibliothèque. Le matin, je déposais mon manteau sur une chaise, j'ouvrais un ou deux cartables pour me donner l'illusion du travail, et je traversais aussitôt la rue pour lire les journaux au Café de la Gare. Parmi les gens qui partent.

Puis, un soir, je suis tombé sur mes vieux carnets d'adolescent. Il s'en dégage une forte odeur, un délire livresque qui m'a rappelé combien j'ai dû déployer d'efforts pour être autre chose qu'un fouillis de références.

Tout avait bien commencé pourtant. J'ai d'abord relu les pages

concernant mes deux ou trois étés miraculeux sur la Place du Marché, parmi le troupeau des désœuvrés où j'avais eu si fort l'impression d'appartenir à une génération formidable. Quelqu'un arrivait avec une guitare ou une flûte à bec, un cercle de zombis se formait aussitôt autour du banc. Des heures de conversations (qui nous semblaient) lumineuses, l'impression de communiquer à travers ou au-delà des âmes. Parfois, un vieux clochard, valorisé par toute cette belle jeunesse qui adoptait pour un soir son mode de vie, faisait irruption au beau milieu d'une discussion et proférait quelques paroles sans suite qui nous semblaient investies d'un sens sacré.

Quelques autres phénomènes, croqués au hasard des jours, qui font maintenant partie de ma mythologie:

Une grosse fille brune, aux allures vaguement métisses, enceinte depuis plusieurs mois et bourrée de stupéfiants. Je ne l'ai croisée qu'une seule fois, mais à travers la fumée elle m'était apparue d'une infinie sagesse.

Un hurluberlu, beau comme un dieu, debout sur un banc, qui crie sa révolte en invitant la foule à l'insurrection. Car «les révolutions spontanées réussissent toujours».

Un vieux monsieur d'une incomparable laideur, commerçant de la ville, qui passait ostensiblement au milieu du groupe affalé en jetant de lourds regards réprobateurs autour de lui. Un profond silence accompagnait toujours son arrivée.

Pour ma part, mal affranchi encore de l'autorité paternelle, trop faible pour envoyer paître la famille autrement que dans mon journal, je m'arrangeais pour dégriser avant l'heure prescrite pour le retour. Je revenais à pied, en compagnie de quelques larves de mon genre, prêt à soutenir le regard inquisiteur de ma mère qu'on avait malencontreusement instruite des indices pouvant trahir le jeune drogué.

Tout commence à s'effiloche pendant les années de collège. La belle impression de «faire bloc» disparaît lentement pour faire place à une sourde angoisse. Je tentais inutilement de colmater les brèches: délaissant mes cours, j'arrivais tous les matins à la radio-étudiante avec ma pile de disques sous le bras, pour crier ma fraternité par rock n'roll interposé.

Un peu plus tard, j'ai cru avoir des rapports cauchemardesques avec la famille. Chaque réunion me semblait «une histoire sans queue ni tête, pleine de bruit et de fureur». Un enfer souriant peuplé de monstres glauques, couvant sous l'apparente neutralité de nos

échanges. Il aurait fallu un régiment de psychanalistes pour venir à bout de ce noeud complexe de relations purulentes.

Le journal s'arrête là. Il est suivi par la liste interminable et invraisemblable de mes lectures, inscrites régulièrement sur le papier avec une précision maniaque. Je me suis fabriqué une cuirasse de culture froide qui est devenue, avec les années, ma chair même. J'ai commencé à faire peur.

J'ai vécu l'ennui dans chacune de mes fibres. Je n'ai même connu que ça. Comme un bloc noir qui se meut lentement dans le corps.

Et la solitude. Marcher silencieusement dans les rues, plein d'un smog irrespirable. Entrer au Café de la Gare pour ne plus voir la suie qui tombe du soleil. Saisir un livre, il était impossible de marcher sans tenir un livre, pour meubler toutes les petites attentes qui peuplent l'existence. Se prendre pour un Européen cosmopolite du début du siècle.

Le café se remplissait lentement. Je plongeais alors la tête dans le livre pour donner une contenance à ma solitude. On baissait l'éclairage, la musique devenait plus forte, continuer ici relevait de la pure démente.

Jusqu'à la fin, j'ai habité dans une chambre plus longue que large. Une grande armoire, placée au centre de ce couloir, divisait tant bien que mal l'espace en deux. Je vivais dans un vieux fauteuil vert, je dormais dans un lit de fer, de l'autre côté de l'armoire.

J'ai eu trop tard la force de disparaître. Depuis un mois, j'ai quand même réussi à me faire oublier de l'univers entier. Mon séjour ici ne laissera aucune trace dans la mémoire de qui que ce soit.

Soir après soir, je suis venu m'asseoir ici, dans le vague espoir de lier conversation avec l'un ou l'autre des clients de passage. Puis je rentrais, tout seul, sans avoir soufflé mot à quiconque. Je suis enfin parvenu à n'être qu'une silhouette fugitive que l'on regarde sans y penser, et qui s'efface aussitôt qu'elle a quitté le champ de vision.

Demain, on trouvera un petit tas de feuilles brûlées au bout du barachois. Et des milliers de livres dans une chambre de l'est.

Marcel Olskamp est né à La Sarre (Abitibi) en 1958. Prépare actuellement un mémoire de maîtrise en études littéraires à l'Université du Québec à Trois-Rivières. A publié en 1984 un premier recueil de poèmes intitulé *À gauche du mystère*, aux Écrits des Forges. A collaboré aux revues *Arcade* et *APLF*. Vit à Trois-Rivières depuis 1970.